

De la honte à la culpabilité

DU MÊME AUTEUR

LES OUTILS DE LA CLINIQUE

1 *Qu'est-ce que la clinique ?*

Strasbourg, éditions de la BRFL, 1996

2 *L'acte*

Strasbourg, éditions de la BRFL, 1996

Arcanes 1997, 2006

Les parures de l'oralité

1^{re} édition, Paris, Springer Verlag, 1992

2^e édition, Strasbourg, Arcanes, 1994

Introduction à l'écoute

1^{re} édition, Strasbourg, Arcanes, 1999

2^e édition Strasbourg-Toulouse, Arcanes-ères, 2002

TI EIVAI NSIDIVISEN

Éditions Kastaniotis, 2004

LES ENSEIGNEMENTS DE LA PSYCHANALYSE

Passe, Un père et Manque

Arcanes-ères, 2008

L'amer Amour

Arcanes-ères, 2002

« *Frères Humains qui...* » *Essai sur la frérocity*

Arcanes-ères, 2003

La naissance du désir

Arcanes-ères, 2005

Éloge de la perte

Arcanes-ères, 2006

AVEC MICHEL PATRIS

Du délire au désir

Arcanes-ères, 2001

Les cliniques du lien, Nouvelles pathologies ?

Arcanes-ères, 2006

*Sous la direction de
Jean-Richard Freymann*

De la honte à la culpabilité

À partir des échanges dialogués autour de
Honte, culpabilité, angoisse

Collection « Hypothèses »

 érès

Arcanes

À Cathie Neunreuther,
notre amie et collègue
qui nous a quittés brusquement
le 18 février 2010

Couverture :
Anne Hébert

Illustration :
« Adam et Ève chassés du paradis »,
détail de la fresque du plafond de la chapelle Sixtine du Vatican à Rome,
peinte par Michel-Ange, 1508-1512.

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3293-5
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION	
<i>Jean-Richard Freymann</i>	7
1. TROIS CONCEPTS OU TROIS AFFECTS ?	
<i>Jean-Richard Freymann, Daniel Lemler</i>	11
2. LA HONTE ET SON HISTORIQUE	
<i>Jean-Richard Freymann, Guy Chouraqui</i>	27
3. HONTE ET PHOBIE	
<i>Jean-Richard Freymann, Pierre Jamet</i>	43
4. HONTE ET PUDEUR	
<i>Jean-Richard Freymann, Michel Patris</i>	59
5. HONTE ET HUMILIATION	
<i>Jean-Richard Freymann, Cathie Neunreuther</i>	69
6. PLACE DE LA HONTE DANS LES COLLECTIVITÉS	
<i>Jean-Richard Freymann, Bertrand Piret</i>	91
7. HONTE-STRUTHOF	
<i>Jean-Richard Freymann, Robert Steegmann</i>	113

DE LA HONTE À LA CULPABILITÉ

8. LES HONTES	
<i>Jean-Richard Freymann, Michel Lévy</i>	129
9. CULPABILITÉ, CULPABILISATION, CENSURE	
<i>Jean-Richard Freymann, André Michels</i>	145
10. HONTE, HUMILIATION, CULPABILITÉ	
<i>Jean-Richard Freymann, Charlotte Herfray</i>	165
11. CULPABILITÉ	
inconsciente, préconsciente, consciente	
<i>Jean-Richard Freymann, Sylvie Lévy</i>	185
BIBLIOGRAPHIE	201
INDEX THÉMATIQUE	207
INDEX DES NOMS	211

Jean-Richard Freymann

Introduction

Dans un précédent ouvrage intitulé *Éloge de la perte*¹, je montrais que, dans les faits, la perte d'objet permettait un plus du côté du sujet du désir. Face à la multiplicité d'objets, la psychanalyse nous montre qu'à perdre de ces objets, perdre cette hyperconsommation objectale, quelque chose peut se dérouler de l'ordre du désir singulier. En généralisant, on pourrait mesurer à quel point, dans le monde contemporain, les rapports du sujet aux objets de la culture se sont nettement modifiés. Mai 68 a provoqué un autre rapport à la question de l'énonciation et de la subjectivation, et pourtant cette modification n'est pas uniquement de son fait. À partir de *La philosophie de la perception*², j'ai pu montrer que le discours analytique, voire le champ analytique, n'était plus présent ni dans les ouvrages de philosophie ni chez les intellectuels et encore moins dans le discours dominant.

À l'heure actuelle, une nouvelle génération d'analystes, de psychiatres, de psychologues, tente de remettre en circulation autrement la question du discours analytique et de ses créations. Ils ne sont pas légion, mais témoignent d'une émergence qui devrait modifier à nouveau le rapport à la culture et à la cure analytique. Il revient aux analystes, aux enseignants, aux universitaires de trouver un nouveau style – style de l'inconscient – pour tenter de dérouler et de faire

Jean-Richard Freymann, psychanalyste, psychiatre, président de la FEDEPSY Strasbourg.

1. J.-R. Freymann, *Éloge de la perte. Perte d'objet et formation du sujet*, Arcanes-ères, 2006.

2. J. Bouveresse et J.-J. Rosat (sous la direction de), *Philosophie de la perception. Phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Paris, Odile Jacob, 2003.

passer la question de Jacques Lacan lorsqu'il écrivait : « Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner³ ? » Comme si, à présent, après une phase de déni non seulement de l'existence de l'inconscient mais aussi des effets analytiques face aux différentes formes actualisées de la suggestion hypnotique, une certaine dimension de honte, de culpabilité et d'angoisse, prenait une autre tournure.

Après une sorte de spécification de ce qu'est la dimension des objets en psychanalyse avec une différenciation de la chose freudienne, de l'objet spéculaire, de l'objet (a)spéculaire (l'objet petit *a*, l'objet transitionnel...), ce sont justement les thèmes de honte, de culpabilité et d'angoisse qui seront abordés ici. La méthodologie est différente : il s'agit de partir d'opérateurs, d'affects très partagés par le tout-venant, et d'essayer de saisir quelle est leur genèse et comment les interroger à partir de la psychanalyse – on entend en effet de tous côtés : « J'ai la honte », « Arrête de me culpabiliser », « Ça me donne de l'angoisse. » Ces opérateurs sont d'autant plus importants à aborder qu'il s'agit justement d'une clinique des affects, rarement explorée par les psychanalystes actuels.

Nous avons utilisé une nouvelle modalité, celle qu'avait, en son temps, proposée Lucien Israël et qui s'intitule « Les échanges dialogués ». C'est un dispositif qui consiste à donner la parole à un exposant, puis à proposer un contre-exposé ou écho, et ensuite à faire intervenir la salle. Cette modalité mise en place devrait permettre d'aborder ce qu'il en est d'une recherche analytique et faire pendant à un certain nombre de centres de recherche.

Le présent volume est issu du séminaire « Honte, culpabilité, angoisse » ; il donne ainsi la possibilité au lecteur de participer à ces échanges et de constater l'effet d'un style individuel par rapport à l'abord d'un thème, ce qui permet d'éclairer, par des facettes différentes, des questions de plus en plus précises.

Ce volume travaille surtout la question de la honte. Nous avons été plusieurs à constater la pauvreté de la littérature à cet endroit. Le lecteur trouvera ainsi nombre de déploiements, de théorisations et de différenciations de la place de la honte qui paraît tributaire avant tout de la relation de l'autre. La culpabilité quant à elle est héritière avant tout de la disparition du complexe d'Œdipe. L'angoisse enfin apparaît comme une

3. J. Lacan (1957), « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

zone de transition entre désir et jouissance. Nombre d'auteurs, en particulier Freud et Lacan, proposaient une théorisation différente.

Ce livre est composé de onze exposés.

Daniel Lemler s'attache à montrer comment fonctionnent la honte par rapport à l'*acting out*, la culpabilité par rapport au passage à l'acte, et il développe la manière dont cette dimension honteuse fonctionne par rapport au regard et à l'attente de l'autre.

Guy Chouraqui propose un historique de la honte avec une évolution qui part de la Bible : « Dans la honte, il y a une sorte d'acmé, de maximum du rapport à l'autre et du rapport au groupe social ou culturel auquel on appartient », où l'on constatera l'importance de l'étymologie de la honte autour du déshonneur humiliant...

Pierre Jamet nous amène à une élaboration toute personnelle entre honte et phobie, où l'on retrouve la place de l'image sociale en ce qui concerne la honte par rapport aux autres dimensions. Il aborde la clinique de la phobie, dégage l'importance des secrets de famille, la honte impliquant un système de valeurs communes, une loi commune, prise dans un ordre symbolique déjà en place.

Dans le même fil, Michel Patris montre comment fonctionnent la question de la honte et celle de la pudeur, et comment se différencient en particulier la capacité de la honte ou l'absence de honte dans les différentes structures psychiques.

Avec Cathie Neunreuther, les échanges dialogués s'orientent vers une distinction entre les hontes d'irruption soudaine articulées à l'angoisse et les hontes qui s'installent et semblent exister par elles-mêmes. Cela permet une réflexion sur le schéma optique de Lacan.

Quant à Bertrand Piret, il décentre les choses par rapport aux hontes dans les collectivités. Il s'appuie sur le texte de Freud « Psychologie des foules et analyse du moi » et remet au goût du jour les schémas de Christian Geffray. Bertrand Piret met l'accent sur la question du dévoilement de quelque chose qui aurait dû rester caché.

Robert Steegmann part de son ouvrage *Struthof* et provoque beaucoup d'émotion quand il interroge la honte d'être un homme, un humain par rapport à ce qui a pu se passer dans les camps de concentration, où se pose la question d'un homme qui ne mérite plus les majuscules...

Michel Lévy ouvre un débat sur la honte qui déclenche soit une crise d'hystérie, soit symptomatiquement, ce que peut être pour le

névrosé obsessionnel la honte de son désir, le phobique étant celui ou celle qui supporte mieux la honte. Il permet ainsi d'aborder ce qu'il en est de la place de la honte chez l'analyste à partir de ce qui a pu être lâché de son propre désir.

André Michels recentre les échanges sur la culpabilité, se demandant quelle jouissance est à l'œuvre dans la culpabilité. Comment se posent les choses autour de la *Schuld* ? Ce qui met à la question la différenciation entre faute et dette. Il nous permet de repérer la différence entre censure, culpabilité et dette.

Charlotte Herfray livre ses réflexions autour de la *Menschlichkeit*, la question de la honte se situant du côté du regard, l'humiliation du côté de la parole, et la culpabilité du côté de la structure œdipienne, ce qui permet de faire le pont entre la question de l'individuel et du collectif, du singulier et de l'universel.

Sylvie Lévy, enfin, en traversant la première et la deuxième topique freudienne, vient à mettre en place une interrogation sur le surmoi préœdipien et sur les questions d'identification primordiale au primaire, et donc à tout ce qui tourne autour de l'ancrage symbolique de la honte, de la culpabilité et de l'angoisse.

Dans cet ouvrage, une nouvelle méthodologie de travail, un accent particulier donné à la question de la honte amèneront le lecteur à voir se dessiner en filigrane ce qui apparaît comme l'éthique de la psychanalyse, c'est-à-dire une éthique spécifique qui se situe du côté d'une éthique du désir et non de la culpabilité.

Mais il convient avant d'en déplier les pages de repérer que la honte permet d'aborder tout un champ resté obscur, celui de la question du regard de l'Autre, du primordial, de l'ancrage symbolique, et de soutenir une dynamique des effets et des positionnements du désir par rapport à des manifestations affectives qui, de près ou de loin, l'interrogent.

Tout au long des chapitres, la honte va se dessiner comme une structure liée au désir de l'Autre et aux effets du discours de l'Autre sur la structure, la culpabilité ouvrant aux effets du complexe d'Œdipe dans ses rapports à la castration. Quant à l'angoisse, qui est un des moteurs du désir mais aussi du désir de l'analyste, elle permettra, pour un analysant, de repérer les modifications de son propre rapport au désir au travers du long chemin de la cure analytique.

Jean-Richard Freymann
Daniel Lemler

Trois concepts ou trois affects ?

Jean-Richard Freymann : *La naissance du désir*¹ a été pour moi un exercice délicat. En relisant ce texte, je n'arrivais pas à trouver le ton souhaité. J'avais l'impression bizarre que tout était faux. Bref « j'avais la honte », en ce sens que j'avais l'impression de ne pas réussir à rendre compte de ce que je voulais amener du côté du désir. Je n'ai compris que récemment que le désir est différent des autres thèmes, de la frénésie, des questions d'amour... Quoi que l'on fasse, c'est un thème central dans la pratique de l'analyse. Je me suis aperçu qu'on n'arrive pas à rendre compte de quelque chose qui, justement, rendrait compte de la singularité de la question analytique.

Mais j'ai aussi pris la décision de poser une autre question méthodologique, c'est-à-dire de savoir comment on peut produire une recherche en analyse. Comment mettre en place un dispositif de recherche ? L'idée m'est donc venue des « échanges dialogués », expression de Lucien Israël, avec qui nous avons beaucoup parlé de cette méthode qu'il n'avait jamais pu mettre en place. On ne peut pas faire une recherche sans que les gens soient nommés, sans qu'ils y participent eux-mêmes.

J'ai, au départ, intitulé cette recherche « Honte, culpabilité, angoisse », et je me suis rendu compte après coup que c'était une

Daniel Lemler, psychanalyste, psychiatre, président du GEP (Groupement d'études psychanalytiques) de la FEDEPSY.

1. J.-R. Freymann, *La naissance du désir*, Arcanes-ères, 2005.

grande « dinguerie » : la honte n'est pas un concept sur le même plan que la culpabilité et l'angoisse.

Nous allons donc nous lancer dans une affaire de honte. Très peu de références analytiques concernent la honte, en tout cas comme concept. Chez Freud, le concept n'est pas traité isolément, il est toujours articulé à d'autres notions. Aborder la question de la honte de concert va certainement produire des énoncés nouveaux, encore rares ou inexistantes, sur la honte elle-même, les éléments étant toujours articulés à un autre opérateur.

J'ai choisi la honte en raison d'un périple personnel dans l'après-coup d'un vécu corporel. Pendant un an, j'ai vécu ce que l'on appelle une clinique du rescapé... Ce fut pour moi un vécu d'une grande nouveauté à un niveau qui n'est pas sans rapport avec la honte et qui m'a rappelé les questions que nous renvoient les rescapés de la Shoah ou d'autres expériences réelles situées dans l'épouvante². Si la clinique de l'exil, du changement de lieu, de l'immigration, a bien été développée, la question de la honte touche tout un monde très peu abordé... si ce n'est par Freud à propos des névroses traumatiques et post-traumatiques³.

En introduisant la notion de honte – affect, concept, on en discutera –, on déstabilise deux autres concepts bien assis dans le monde analytique : la culpabilité et l'angoisse⁴. Les données habituelles sur l'angoisse, la question de la culpabilité par rapport au surmoi se retrouvent ainsi mises en circulation, obéissant en quelque sorte à une tradition : on touche un point précis et c'est toute une série qui arrive. L'étymologie du terme « honte » renvoie, suivant son époque, à son articulation, ou à sa non-articulation avec d'un côté la culpabilité et de l'autre côté l'angoisse⁵. L'étymologie elle-même témoigne de cette dialectique. Ce ternaire proposé – et cela on le trouve après coup – n'est pas anodin. Il est passionnant de constater que l'on passe du déshonneur à la pudeur. L'histoire des mots est déjà toute une histoire analytique de la question de la honte...

2. Voir à ce propos le film, *Belzec*, de Guillaume Moscovitz (2005) paru en DVD sous les réf. 000012-edv 1640.

3. S. Freud (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1993.

4. S. Freud (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1968.

5. J. Lacan (1962-1963), Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004.

Daniel Lemler : Honte, culpabilité, angoisse : ces trois associations m'ont hanté. Une recherche s'est imposée immédiatement, comme une recherche dans le texte de mon propre inconscient. Les associations qui me sont venues immédiatement me semblent plus qu'illustratives.

« Comme un chien ! »... La dernière phrase du *Procès*⁶ de F. Kafka...

« Mon ami R est mon oncle »... C'est le rêve dans lequel Freud évoque, associé à son désir tellement puissant d'être professeur, la honte de la famille qu'est l'oncle Joseph, l'oncle à la barbe jaune.

Et ce petit texte, extrait d'un écrit, « Cénotaphe », rédigé en l'an 2000.

Il aura fallu pas moins de quinze ans d'analyse pour pouvoir, dans une adresse, évoquer tranquillement Joseph, Irène, Gérard. Et bien sûr cette question qui m'a toujours hanté : la place de la honte... Trois Joseph : Joseph K., l'oncle Joseph, et le grand-oncle Joseph. Or, Joseph, c'est celui qui n'était pas attendu, qui a été ajouté, qui a été vendu par ses frères... C'est aussi peut-être un premier psychanalyste, quelqu'un qui interprétait les songes. Et j'ai été quelque peu sidéré de découvrir qu'il m'avait fallu passer par Freud pour entendre « Joseph ». Ai-je la honte, me suis-je demandé ? Et c'est toute honte bue que je me présente ici dans le plus simple appareil, conceptuel s'entend.

« Honte, culpabilité, angoisse ». *Etwas neues*... Un nouveau ternaire : ainsi se déploie la psychanalyse, de ternaire en ternaire. À commencer par le complexe d'Œdipe qui n'est pas sans rapport avec la honte, la culpabilité, l'angoisse. Ce qui s'articule en tout premier lieu à la question œdipienne, c'est bien inconscient, préconscient, conscient ; le *Es*, le *Ich*, le *Überich* ; le *Ich*, le *Ich-Ideal*, l'*Ideal-Ich* ; *Verdrängung*, *Verleugnung*, *Verwerfung* ; mais aussi Symbolique, Imaginaire, Réel, et même le nœud borroméen. Comme le dit la *Guemara*⁷, la société commence quand on se pense trois. La psychanalyse s'articule au minimum à des ternaires, et je terminerai avec I.S.A. : *Inhibition, Symptôme, Angoisse*.

6. F. Kafka, *Le Procès*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque Gallimard », 2004.

7. La *Guemara* : ensemble des commentaires, débats et décisions autour de la *Mishna*, constituant avec cette dernière le *Talmud*. Les termes *Talmud* et *Guemara* sont souvent utilisés de manière interchangeable.

Pour Freud, l'angoisse est d'emblée fondée sur le mécanisme du refoulement. Dès lors qu'il y a refoulement, quelle que soit la névrose, il va rester une charge libre de libido : c'est cela qui se manifeste sous la forme de l'angoisse. Quels que soient les progrès conceptuels entourant la question de l'angoisse, cette définition demeure valable. Il est étrange de voir, aussi bien Freud que Lacan, situer le moment d'angoisse par excellence au lieu du traumatisme de la naissance. Ce qui viendrait dire ce moment d'angoisse, c'est le premier cri, premier témoignage de l'inscription dans l'Autre. L'angoisse est un magnifique fil rouge pour lire Freud. C'est une question qui va l'occuper tout au long de son enseignement, tout au long du procès de sa théorisation. C'est aussi une bonne manière d'entrer dans Lacan ; dans ce qu'il appelle « Lecture de Freud », il vient proposer une lecture de l'angoisse au lieu où Freud a débuté. Dans ce séminaire *L'Angoisse*⁸, c'est particulièrement clair.

L'angoisse est toujours excès de quelque chose qui n'arrive pas à être réélabore dans les mécanismes psychiques. C'est d'abord, pour Freud, l'énergie sexuelle, puis cela devient la libido ; par la suite, il commence à élaborer cela dans une première théorie, qu'on pourrait qualifier de théorie des psychonévroses de défense.

J.-R. F. : Tu n'as pas cité dans ta genèse la question, très énigmatique, de la névrose d'angoisse⁹ : a-t-elle quelque chose à voir avec le refoulement ? C'est d'ailleurs une question évacuée par Freud très rapidement... La névrose d'angoisse est mise dans un ensemble qui s'appelle les névroses actuelles, au même titre que la neurasthénie, laquelle est en rapport avec la libido réelle puisque ce serait la question des vieilles filles, des éjaculateurs précoces, des masturbateurs... Les élans de la libido frustrée se transformeraient directement en angoisse. La névrose d'angoisse a-t-elle à voir avec ce que tu posais par rapport au refoulement d'emblée ?

D. L. : Dans son premier schéma, celui dont je parle, Freud range la névrose d'angoisse avec la mélancolie, lorsqu'il parle de transforma-

8. J. Lacan (1962-1963), Le Séminaire, Livre X, *L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004.

9. S. Freud (1895), « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de "névrose d'angoisse" », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1997, p.15.

tion de l'affect. Dans le fond, les psychonévroses de défense se définissent par la manière dont le sujet va régler la question de la libido en trop, donc le mécanisme de défense qu'il va utiliser : convertir l'affect, c'est l'hystérie ; déplacer l'affect, c'est l'obsession ; transformer l'affect, c'est la névrose d'angoisse, et la mélancolie¹⁰ – donc quelque chose qui ne se situe pas nécessairement du côté du refoulement, mais qui subirait un autre mécanisme.

L'étape la plus importante pour tenter de comprendre la théorie de Freud sur l'angoisse avant *Inhibition, symptôme, angoisse*¹¹, c'est la XXV^e leçon d'*Introduction à la psychanalyse*¹². C'est là que Freud est le plus clair et qu'il pose les choses de la façon la plus développée, ce qui nous permet d'élaborer et de suivre ensuite l'élaboration de Lacan. Il avance que toujours quelque chose est cause de l'angoisse. *Etwas*, quelque chose... On n'est pas encore du côté de l'objet. Par rapport à la position de Freud, on voit qu'à cet endroit, Lacan opère une sorte de renversement dialectique, puisqu'il va aborder la question sous son volet de déni : l'angoisse n'est pas sans objet. Freud pose qu'il y a quelque chose qui est cause, et en français, « quelque chose » renvoie plus immédiatement à ce qu'est la question de Freud. Derrière ce « quelque chose », on voit la Chose, *das Ding*. Pour approcher cette interprétation, on peut utiliser la distinction que fait Freud entre trois affects : la peur, l'angoisse et l'effroi, distinction importante car ils se situent différemment par rapport à l'objet. L'angoisse, dit Freud, se rapporte à l'état et fait abstraction de l'objet, c'est pourquoi c'est quelque chose. Dans la peur, c'est tout le contraire : tout est concentré sur l'objet ; on a peur de quelque chose de spécifique. Quant à l'effroi, il surgit toutes les fois qu'on est confronté à une situation à laquelle l'angoisse ne nous a pas préparé, toutes les fois où l'on est confronté à du réel ; et, nous dit Freud, on se défend contre l'effroi par l'angoisse.

On le voit bien : d'emblée, la question de l'angoisse interroge la question de l'objet. Ce qui apparaît dans une autre distinction que Freud introduit : la comparaison entre le rêve d'angoisse et le

10. S. Freud (1915), « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1986.

11. S. Freud (1926), *Inhibition, symptôme, angoisse*, *op. cit.*

12. S. Freud (1916), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1991.

cauchemar. Le rêve d'angoisse, comme l'angoisse névrotique, est le lieu d'émergence de la question du désir. Cela lui permet de repérer le lien qui existe entre angoisse et désir. Alors que le cauchemar est le lieu de l'imminence de la Chose. H.P. Lovecraft avait fort bien repéré cela. Dans ses romans, il tente de donner une représentation de la proximité de la Chose. L'angoisse est le mécanisme qui vient nous préserver de la confrontation à la Chose. C'est quelque chose qui est directement articulé à nos questions les plus primitivement œdipiennes. C'est l'enseignement de Freud dans cette « 25^e leçon ».

Dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, il introduit, à propos du petit Hans, un renversement dialectique : le moteur du refoulement est l'angoisse de castration, et non l'inverse. C'est à cet endroit que Lacan, en 1962, dans son séminaire consacré à l'angoisse, va introduire sa propre question. Il la reprend même en deçà, puisque l'ouverture du séminaire est un travail sur le titre *Inhibition, symptôme, angoisse*, sans se préoccuper dans un premier temps de son contenu, mais en un travail sur le signifiant presque pur de ces trois concepts. Pour bien appréhender la démarche de Lacan, il faut lire le séminaire sur l'angoisse parallèlement à cette séance unique, extraordinaire, qui s'appelle *Les Noms-du-Père*¹³. Dans cette unique séance, Lacan fait un travail passionnant et inhabituel, quasi talmudique, sur le problème du sacrifice d'Isaac et sur le passage du biologique au symbolique à l'endroit même de la transmission du nom.

J.-R. F. : Que survienne la question du sacrifice me semble une chose importante. C'est au moment du séminaire *Les Noms-du-Père* que Lacan a été exclu, expulsé, de l'IPA, l'Internationale de psychanalyse. Dans le réel, ce n'est pas rien ! Mais ce que tu soulèves est important et là est ma question : quand Lacan introduit la question de l'angoisse, il la positionne topiquement entre le désir et la jouissance. Il prend des exemples extraordinaires, celui de la mante religieuse, et d'autre part, il dit que sur le plan du désir, le moment le plus angoissant et en même temps le plus extraordinaire, c'est quand on monte l'escalier. De même le pire moment lors d'un examen, c'est le « juste-avant »... C'est le jeu de l'imminence de la présence. Cette démarche qui introduit déjà quelque chose de topique, de presque topologique, complète-

13. J. Lacan (1963), « Introduction aux noms du père », dans *Des Noms du Père*, Paris, Le Seuil, 2005.

t-elle pour toi un point vraiment différent de la position de Freud dans *Inhibition, symptôme, angoisse* ? Incrire les choses par rapport au désir, au rêve d'angoisse, est-ce une approche qui, structurellement, revient tout à fait au même que celle par rapport au refoulement ?

D. L. : C'est à la fois pareil et pas pareil... L'avancée de Lacan a été de structurer sa question autour de l'objet *a* ; quand tu dis entre jouissance et désir, pour mettre en place ce passe-passe-là, il centre sa question autour de l'irréductible qu'est l'objet petit *a*. C'est là qu'il avance par rapport à Freud car, à cet endroit précis, Freud ne peut pas aborder, regarder l'objet ; il en est encore à s'écarter de la Chose. L'avancée de Lacan permet d'ailleurs d'articuler l'angoisse avec la culpabilité et avec la honte. Cela se passe autour de l'objet qu'il introduit d'emblée entre jouissance et désir. Il détermine la façon dont le sujet toute-jouissance, rencontrant le grand Autre, va sortir de cette espèce de traversée réciproque, chacun étant barré de cette rencontre-là. Mais cette opération qui produit du sujet, qui produit du grand Autre barré, le *A*, laisse un reste irréductible à toute significatisation. Cela nous fait toucher du doigt le réel. Et c'est cela l'objet petit *a*. À partir du moment où il a introduit l'objet petit *a*, la question pour Lacan va être de tourner autour de cet objet. Il va, notamment, signifier cet objet comme ayant différents étages articulés à la question des pulsions partielles. Chacun de ces étages vient signifier un mode différent de prise du sujet dans le désir de l'Autre. C'est très important parce qu'on va voir que, en suivant ce cheminement, les questions de la honte et de la culpabilité apparaissent comme deux moments de cette prise du sujet dans le désir de l'Autre. Ils pourraient tout à fait s'introduire dans ce schéma qui fonctionne comme une parabole inversée avec différents étages, oral, anal, phallique, avec sa particularité d'être marqué de manière irréductible par un manque... Ce qui est important, c'est qu'il pointe deux étages, peu étudiés à ce moment-là : l'étage scopique et l'étage de la voix.

Le scopique – c'est intéressant – vient introduire quelque chose qu'on a déjà vu s'inscrire au moment du stade du miroir et qui renvoie à un des moments structurants dans l'élaboration freudienne, l'*Unheimlich*¹⁴. La pulsion scopique nous renvoie à la question fantas-

14. S. Freud (1919), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1988.

matique, au fantasme qui est toujours appuyé, plus ou moins, sur du visuel. Ce qui est en jeu dans la pulsion scopique, c'est i de a [i(a)], notre image spéculaire, et Lacan pense que l'on ne peut jamais approcher mieux cette image spéculaire que là où l'objet *a* fait défaut, là où le regard est tombé, en plein dans l'expérience *unheimlich*, telle qu'elle est décrite par Freud.

J.-R. F. : Dans la honte aussi...

D. L. : C'est pourquoi cette dimension est essentielle, d'autant plus que, à propos de cette expérience de Freud qui, dans un compartiment de chemin de fer, voit venir vers lui un vieillard et ressent ce moment *unheimlich* quand il se rend compte que c'est sa propre image dans le miroir, Lacan dit que ce moment *unheimlich* est dû au fait d'être confronté à sa propre image dont un objet petit *a* a chu, dont le regard a chu, et que du coup, par le biais de l'expérience spéculaire imaginaire, c'est une confrontation au cadavre, à son propre cadavre, à la dimension du réel.

J.-R. F. : Cela permet de comprendre la définition de la honte telle qu'on la trouve dans le *Vocabulaire de psychanalyse*¹⁵ :

- objectivement : déshonneur humiliant – nous le verrons plus loin, c'est la question de l'étymologie ;
- subjectivement : affect envahissant le corps dans sa partie visible, signalant au sujet la dévalorisation soudaine de son image (son moi) ou de celle du semblable en découvrant son lien originaire à un objet immonde, l'objet *a*, et le poussant à s'en désolidariser.

Dans la question de la honte, tout un dispositif spéculaire tombe. Il y a une dévalorisation soudaine. Cela se différencie un peu du schéma scopique en général, parce qu'il y a comme une brutalité, une sorte d'irruption, quelque chose qui chute au niveau de l'image. Le sujet est confronté brutalement à un objet *a* dans lequel il ne peut pas se reconnaître. Ce qu'amène Lacan par rapport à Freud, c'est qu'il y a un objet différencié du sujet. L'objet, ce n'est pas seulement l'objet spéculaire, l'image, l'autre de l'altérité. C'est vraiment quelque chose d'immonde, qui n'est pas (a)monde, a privatif, qui n'est pas son

15. J. Laplanche, J.-B. Pontalis (sous la direction de), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1992.

monde. C'est-à-dire une confrontation à ce que les autres ont déposé en soi.

D. L. : Pour que ce schéma soit complet, il faut que le regard soit celui du sujet ; mais pour que la honte fonctionne, il est substitué par un autre regard, par le regard de l'autre. La confrontation à cet objet est liée à l'interposition ou à l'intervention du regard de l'autre.

J.-R. F. : C'est ce que j'appelle l'attente de l'autre. Ce que l'autre a déposé. Sinon cela ne marche pas...

Cathie Neunreuther : L'*Unheimlich*, c'est une expérience d'angoisse.

D. L. : Et c'est une expérience complexe puisque c'est en même temps la confrontation au *Schreck* (l'effroi) et la récupération dans l'angoisse. Il y a un instant de dévoilement du réel et la reprise dans la question de l'angoisse. C'est le point entre jouissance et désir, tel que Lacan le pose là : le meilleur endroit qu'on peut situer entre jouissance et désir c'est le point *unheimlich* puisque là, tout peut basculer d'un côté ou de l'autre.

J.-R. F. : La pudeur est l'autre moment équivalent. C'est le moment pudique aigu. Brutalement l'être dénudé – cela renvoie à la question de la genèse – mesure par rapport à l'autre qu'il est dénudé, alors qu'auparavant il ne se sentait pas dénudé. Le moment de pudeur alors renvoie à la honte qui n'est pas tout à fait le même mécanisme que l'*Unheimlichkeit*. Mais se sentir nu est une expérience intéressante par rapport au regard de l'autre. Cela n'existe pas obligatoirement au départ ; quelque chose peut surgir dans la soudaineté. Or le soudain cela veut toujours dire que la question du réel n'est pas loin.

D. L. : Chaque fois que le sujet est confronté à cette dimension-là dans l'autre, Lacan en parle comme d'une angoisse la plus basale qu'il appelle l'*aleph* de l'angoisse. Il est important d'avoir cette dimension présente à l'esprit car, dans une conception affective de la cure, on pourrait penser qu'il y a un point extrême à l'opposé de la dimension du *Schreck* qui serait cet *aleph* de l'angoisse, forme de sublimation de l'objet. Donc sublimation de l'objet petit *a* du côté d'un *aleph* à la fois primordial et inaccessible. Pour Lacan, l'*aleph* de l'angoisse est dans cette expérience initiale d'être confronté à son réel. Elle fonctionne comme un prototype à partir duquel vont se développer les diffé-

rentes positions de l'angoisse jusqu'au *Schreck*, jusqu'à l'effroi. Là, il prend le modèle de l'*Unheimlich*, mais c'est, à mon avis, chaque fois qu'une expérience nous confronte d'une manière tout à fait éphémère à la dimension du réel de notre être, de notre corps. C'est le mode de défense primordial face à cette expérience du réel.

Le cinquième terme, sur lequel Lacan va s'arrêter, c'est l'endroit où est le plus présent, avec la forme la plus pure, le désir de l'Autre puisque, à cet endroit-là, l'objet vient directement du grand Autre. Jusqu'à présent, l'objet était du côté du sujet, du côté de ce qui lui tombait de son image. Dans ce cinquième étage, l'objet vient directement de l'Autre, et c'est la voix. Cet objet va aider à marquer le passage vers la symbolisation puisque c'est là que le sujet va se trouver en lien avec la question du grand Autre. Et c'est aussi, réciproquement, comment on peut percevoir le grand Autre comme sujet. Par la voix, objet qui choit de l'organe de la parole, l'Autre est le lieu où ça parle. Cela introduit à des questions qui n'ont pas de réponses immédiates : qui parle ? Quel est le sujet ? Qu'y a-t-il au-delà dont le sujet, quand il parle, prend la voix ? C'est, d'ailleurs, par rapport à cette histoire de prendre la voix que Lacan, en passant par le Shofar, va articuler la question de l'angoisse à celle du nom du père. Pour essayer de rendre compte de cette histoire de la voix de l'Autre, Lacan va utiliser un texte de Reik dans le rituel, texte qui s'appelle « Le Shofar » et où Reik s'intéresse à cette corne de bélier dans laquelle on souffle lors de grandes fêtes juives... Les références bibliques montrent qu'à chaque fois qu'il est raconté qu'on souffle dans cette corne, on est dans la proximité de la divinité. Pour les interprètes de la Bible à l'époque, et pour Reik lui-même, il y a identification entre le Shofar et la voix de Dieu. Donc le repérage du Shofar comme lieu de la voix est support de la question surmoïque.

J.-R. F. : Voilà qui est crucial. Le surmoi, effectivement, contrairement à la honte et à l'angoisse, passe par la voix. La culpabilité passe par la voix : soit il faut une injonction, soit à la manière du dictateur¹⁶, il suffit de donner le ton ! Il n'est pas besoin de dire... On est au niveau du préverbal. C'est la question de la voix qui n'est pas le langage ni

16. Voir le film de 1939-1940, *Le dictateur*, avec Charlie Chaplin dans le rôle du dictateur.

Lucien Israël
Marguerite D. au risque de la psychanalyse
Deux séminaires : Détruire dit-elle (1979)
et Franchir le pas (1980)

Jean-Richard Freymann
Frères humains qui...
Essai sur la frérocity

Richard Hellbrunn
A poings nommés
La violence à bras-le-corps

Jean-Richard Freymann et Michel Patris
Du délire au désir
Les dix propriétés
de la clinique psychanalytique

Claude Escande
Passions des drogues
Les figures du ravage

Jean-Richard Freymann
L'Amer amour

Thierry Vincent
L'indifférence des sexes
Critique psychanalytique de Bourdieu et de
l'idée de domination masculine

Sous la direction de Thierry Vincent
La jeune fille et la mort
Soigner les anorexies graves

Jean-Richard Freymann
Introduction à l'écoute

Christian Geffray
Trésors

Jean-Pierre Dreyfuss, Jean-Marie Jadin,
Marcel Ritter
Écritures de l'inconscient

Thierry Goguel d'Allondans, Liliane
Goldsztaub
La rencontre

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com